

Anthropologie et Sociétés



Lucette VALENSI et Abraham L. UDOVITCH : Juifs en terre d'Islam. Les communautés de Djerba, Éditions des archives contemporaines, Paris, 1985. (Précédemment paru en anglais sous le titre : *The Last Arab Jews : The Communities of Jerba, Tunisia*, Harmond Academic Publishers, 1984.).

Marcel Fournier

Volume 11, numéro 2, 1987

Indiens, paysans et femmes d'Amérique latine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006428ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006428ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fournier, M. (1987). Compte rendu de [Lucette VALENSI et Abraham L. UDOVITCH : Juifs en terre d'Islam. Les communautés de Djerba, Éditions des archives contemporaines, Paris, 1985. (Précédemment paru en anglais sous le titre : *The Last Arab Jews : The Communities of Jerba, Tunisia*, Harmond Academic Publishers, 1984.)] *Anthropologie et Sociétés*, 11(2), 159-160.
<https://doi.org/10.7202/006428ar>

Lucette VALENSI et Abraham L. UDOVITCH : *Juifs en terre d'Islam. Les communautés de Djerba*, Éditions des archives contemporaines, Paris, 1985. (Précédemment paru en anglais sous le titre : *The Last Arab Jews : The Communities of Jerba, Tunisia*, Harmond Academic Publishers, 1984.)

Fruit d'une recherche sur le terrain effectuée dans l'île de Djerba en Tunisie, *Juifs en terre d'Islam* est une monographie d'une rare qualité, résultat d'une belle histoire d'amour : amour d'une anthropologue d'origine tunisienne pour un historien d'origine canadienne; amour aussi de deux intellectuels juifs, l'une professeure à Paris, l'autre professeur à Princeton, pour ces derniers « juifs arabes ». Tout en réunissant les compétences linguistiques requises pour avoir accès tant à la haute culture qu'à la culture populaire des communautés étudiées, les deux auteurs associent les méthodes de l'histoire et de l'ethnologie pour « comprendre le paradoxe d'une communauté si intensément juive, si complètement juive, et en même temps si profondément intégrée dans son environnement nord-africain et musulman » (p. 175). Le choix de Djerba est d'autant plus pertinent que cette Jérusalem d'Afrique constitue, selon la légende locale, « la plus ancienne communauté de la diaspora » et qu'elle est devenue un « centre éminent d'enseignement de la loi et de respect sans compromis des préceptes religieux » (p. 16).

À plus d'un égard, Djerba représente une énigme : comment les juifs djerbiens ont-ils été capables de conserver leurs institutions, de s'adapter à des changements fondamentaux tout en conservant leur identité collective ? Dans leur volonté de trouver une réponse à cette question, Valensi et Udovitch sont amenés à approfondir l'analyse des relations entre ethnicité, religion et activités sociales et économiques. Ici la religion est centrale, au point de faire apparaître Djerba comme une « république théocratique », dont tous les éléments de la culture tracent une ligne de partage entre les musulmans et les juifs : l'habillement, l'architecture, l'emploi du temps, les occupations, etc. Faut-il s'étonner que Djerba soit devenue un lieu de pèlerinage ? Ce pèlerinage est plus qu'une forme de tourisme : « Aller à Djerba, c'est donc continuer une tradition » (p. 133). C'est aussi, ajoutent les auteurs, une manière de « remonter le temps » : « ce que l'on retrouve, c'est soi-même et les *membra disjecta* de la communauté perdue (...). De ce point de vue, le pèlerinage à Djerba participe d'un phénomène plus large de *revival* religieux et « ethnique » chez les juifs d'Afrique » (p. 134). Djerba constitue donc un idéal-type de la communauté juive, pour laquelle la religion est moins un ensemble de croyances qu'un mode de vie et où le respect des traditions ne signifie ni l'absence d'une haute culture ni le repli sur soi. Guidée par des rabbins d'une grande culture, tel Moshe Khalfon Ha-Cohen (1874-1950), Djerba est devenue un centre important d'édition avec cinq ateliers : plus que toute autre communauté juive, « le livre est donc intervenu dans le maintien de l'identité djerbienne » (p. 101).

Mais comment expliquer que les communautés de Djerba qui avaient depuis des centaines d'années réuni les conditions de leur survie dans un environnement musulman soient aujourd'hui menacées ? Ces communautés totalisaient 4 300 habitants en 1946, elles n'en regagnaient dix ans plus tard que 2 600 et aujourd'hui environ 1 200. La situation économique des juifs de l'île, que l'on retrouve principalement dans le secteur de la bijouterie, est loin d'être mauvaise. Cependant le contexte politique a changé. Il y a d'abord eu l'indépendance de la Tunisie : face à une société qui, composée d'une mosaïque de groupes ethniques et religieux, s'est muée en une nation et tend à l'homogénéité, les juifs, de communauté qu'ils étaient, sont devenus une minorité : cette position les place dans une situation d'autant plus critique que toute participation au jeu politique leur est impossible. Par ailleurs, la création de l'État d'Israël a provoqué diverses vagues d'émigration qui ont fait tomber la population juive de Djerba, et cela d'autant plus rapidement que les événements du Moyen-Orient — la guerre des Six-jours, celle de 1973, etc. — ont rendu plus difficiles les relations entre juifs et musulmans de l'île.

L'avenir des communautés juives de Djerba apparaît compromis, « d'où cette oscillation entre le renfermement et l'émigration : le renfermement, qui entretient une vie civique active dans l'horizon étroit de la communauté et permet à celle-ci de durer; ou l'émigration qui brise cette existence col

lective qu'il s'agit précisément de conserver » (p. 61). Mais si, pour les observateurs étrangers que sont L. Valensi et A. Udovitch, l'ambiguïté de la situation de ces communautés devenues minorité a une dimension dramatique, il semble en être autrement pour ceux-là mêmes qui la vivent : « La vie dans cette communauté suit son cours normal », leur écrit tout bonnement un jeune Djérien en janvier 1981, peu de temps après l'inauguration de la synagogue qu'un incendie avait ravagée.

Marcel Fournier
Département de sociologie
Université de Montréal

Jean-Loup AMSELLE et Elikia M'BOKOLO (éds) : *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et État en Afrique*, coll. Textes à l'appui, sér. Anthropologie, La Découverte, Paris, 1985, 227 p.

Ethnie, c'est moi ?

Au cœur de l'ethnie est le résultat d'un projet assez ancien (qui a plus de dix ans), mais sa thématique et l'orientation des éditeurs reflètent une conjoncture bien plus récente, celle du début des années 1980. Un deuxième titre peut s'y lire en filigrane, *au cœur de l'ethnie marxiste*. En matière d'ethnie les impasses d'un certain marxisme¹ imposaient une démarche plus positive et constructive. Ce sont les premières étapes d'un tel renouvellement que l'on peut lire dans *Au cœur de l'ethnie*, qu'elles manifestent une tendance historiciste et une incertitude théorique n'est qu'un juste retour des choses.

Les axes de réflexion de J.L. Amselle, l'un des éditeurs, sont déjà connus sur les « chaînes de sociétés », la nature du capitalisme ou l'ethnie comme construction coloniale². Ces propositions ne sont toutefois pas toutes reprises par les auteurs, ce qui nous laisse quelque peu désarmés face à la question fondamentale que cet ouvrage ne résout qu'imparfaitement : existe-t-il des « ethnies » pré-coloniales ? Et sont-elles, oui ou non, de nature différente des « ethnies » coloniales et postcoloniales ?

La typologie des espaces (voir pages 23-34) n'est-elle pas une solution de facilité qui marque une hésitation quant au choix d'un critère discriminant ? Malgré sa référence au social (p. 34) ce relativisme théorique porte sur un niveau global que les auteurs récusent pourtant à plusieurs reprises. D'ailleurs les leçons de méthode que l'on peut tirer de la lecture de *Au cœur de l'ethnie* sont des leçons au second degré. L'épistémologique apparaît plus comme une relecture que comme la pratique empirique d'une réalité contemporaine³ puisqu'après tout c'est d'elle qu'il s'agit.

En effet c'est un projet politique qui est sous-jacent à cet ouvrage et il suggère des urgences. Pourtant la plus grande des urgences n'est-elle pas le remplacement du slogan « l'ethnie c'est moi » par une autre pratique de terrain ? Car éditeurs et auteurs esquivent (ou oublient) l'engagement ethnique du

¹ Voir mon article, « Mode de production, formation sociale ou ethnie : les silences d'une anthropologie marxiste », *Document de Travail* no 4, CEA, EHESS, mars 1982, 20 p. Il est vrai que tous les auteurs de ce recueil ne se réclament pas du marxisme mais le livre n'y échappe pas, symboliquement.

² Je pense tout particulièrement à ses articles sur l'objet de l'anthropologie, sur le fétichisme de la société, ainsi qu'à l'ouvrage sur les migrations africaines.

³ À l'exception de l'étude de J.P. Dozon. Voir aussi son livre, *La Société Bété. Histoire d'une « ethnie » de Côte d'Ivoire*, Karthala-ORSTOM, 1985.